HAL
open science

Alain Reynaud, un itinéraire singulier

Laurent Beauguitte

To cite this version:

Laurent Beauguitte. Alain Reynaud, un itinéraire singulier. Confins - Revue franco-brésilienne de géographie/Revista franco-brasileira de geografia, 2012, 15, pp.1-20. halshs-00711829

HAL Id: halshs-00711829

https://shs.hal.science/halshs-00711829

Submitted on 25 Jun 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Entretien avec Alain Reynaud, Laurent Beauguitte (UMR IDEES, Rouen)

Entretien réalisé à Reims le 11 février 2012

La traduction en portugais de cet entretien, parue dans le numéro 15 de la revue Confins, est due à Hervé Théry, Leonor Bertone et Larissa Lira.

« *Je suis resté géographe malgré moi (rires), jusqu'au bout… Jusqu'au bout mais avec le souhait de m'en aller le plus vite possible. Je suis parti dès que j'ai pu, c'est-à-dire le jour même de mes 60 ans*. »

LB: L'objectif de l'entretien est de faire connaître vos travaux au Brésil dans la mesure où cet entretien fera partie d'un dossier Alain Reynaud qui paraîtra dans la revue franco-brésilienne de géographie Confins, animée par Hervé Théry. L'entretien comprend trois grands blocs : l'un relatif à votre formation et à votre « carrière », le second à vos travaux et enfin la dernier à la question de la scientificité de la géographie.

Le temps de la formation et l'arrivée à Reims

LB : Question simple, enfin pas si simple que ça dans votre cas, pourquoi avoir choisi la géographie?

AR: J'ai eu une attirance pour l'enseignement dès l'âge de six ans, c'est-à-dire quelques jours après avoir commencé d'aller à l'école. Par la suite, j'ai souhaité mieux connaître et comprendre le monde, ce qui signifiait dans l'enseignement secondaire, hier comme aujourd'hui, l'histoire et la géographie qui sont l'occasion d'avoir un contact et une ouverture sur le monde. Le professorat correspondait à mes souhaits et mes parents me poussaient dans cette voie. Arrivé à l'Université, j'avais le choix, à l'époque, c'est-à-dire aux débuts des années 60, entre deux licences, celle dite d'histoire (75 % d'histoire, 25% de géographie) et celle dite de géographie (50% d'histoire, 50% de géographie). Or, dans le secondaire, les deux matières s'équilibraient. Et je ne pensais pas à l'Université. Même si mes goûts personnels me portaient nettement plus vers l'histoire, je considérais que la licence dite de géographie était plus adaptée à mon futur métier ; je souhaitais aussi ne pas m'enfermer dans le passé et m'intéresser au monde actuel. Ceci dit, je ne dois pas être vraiment géographe, car je me suis toujours senti beaucoup plus à l'aise dans le temps que dans l'espace.

LB: Toute votre scolarité se déroule à Bordeaux.

AR: Entièrement.

LB: Est-ce qu'il y a des rencontres, des enseignements marquants?

AR: J'ai eu quelques enseignants faibles, c'est à peu près inévitable, une majorité d'enseignants sérieux, solides et formateurs, mais un seul vraiment stimulant, attirant, passionnant : Henri Enjalbert, avec qui je me sentais en phase dès le début. Il était géomorphologue, d'où ma passion pour la géomorphologie, la majorité de mon travail et de mes lectures à l'université, ce qui était d'ailleurs fréquent à l'époque pour beaucoup d'étudiants. Mais il était un géomorphologue hétérodoxe et même, aux yeux de certains, hérétique. Parmi ses travaux marquants, ce qui ne veut pas dire qu'ils soient obligatoirement très connus mais je les considère comme marquants, « La vallée moyenne de la Charente » dans les *Annales de Géographie*, « Les reliefs inachevés » dans les *Mélanges Meynier*, sa thèse sur l'Aquitaine, en particulier le chapitre sur les Landes de Gascogne, et puis sa synthèse originale « Les formes du terrain dans la zone tempérée », 150 pages passionnantes dans la *Géographie générale* de La Pléiade. Il a par ailleurs un itinéraire particulier et très révélateur. Il était l'enfant d'une famille paysanne du Rouergue, il parlait patois dans son enfance, et il est devenu un pur produit de l'école de la IIIème République : instituteur, Saint-Cloud, agrégation d'histoire-géographie dans les années 30, prisonnier en Allemagne pendant quatre ans où il a beaucoup étudié la géomorphologie allemande dans le texte. C'était un homme de grande culture. Il était capable, dans des excursions, de parler longuement, de façon improvisée, des tympans des églises romanes. Il est aussi à noter qu'il est vraisemblablement le seul président de jury d'agrégation n'ayant pas le baccalauréat mais seulement le « brevet supérieur » qui lui avait permis de devenir instituteur !

LB: Ça rappelle un peu l'itinéraire de Daniel Faucher, instituteur lui aussi.

AR: C'est toute une époque. D'où l'impression que j'avais, en l'écoutant, que la géographie était plus complète que l'histoire puisqu'elle englobait aussi l'histoire. J'ai continué dans la voie géographique, mais, avant même l'agrégation, je savais que je ne serai pas géomorphologue. Au fond, la géomorphologie comme violon d'Ingres…

LB: Vient ensuite le diplôme d'études supérieures, qui correspond à peu près au mémoire de M1 d'aujourd'hui.

AR: Oui, sauf qu'il n'y avait pas d'enseignement, il y avait seulement deux mémoires : un mémoire principal et un mémoire secondaire, l'un en géographie humaine et l'autre en géographie physique, dans un sens ou dans l'autre.

LB: Vous faites le principal en géographie humaine sur *Les mouvements de population dans le département des Landes de 1954 à 1962*.

AR: Oui parce qu'il y avait le recensement qui venait de se faire et que le Département de Géographie voulait l'exploiter. J'ai hérité du département des Landes.

LB: Ce n'est pas vous qui avez choisi ?

AR: Non, peu m'importait… Et puis, en mémoire secondaire, *Les méandres de la Dordogne dans le Quercy*, dirigé par Henri Enjalbert.

LB: Après le DES, c'est la préparation de l'agrégation, à Bordeaux toujours. A l'époque, l'agrégation de géographie permet d'enseigner dans le secondaire et au lycée mais c'est aussi, même si ce n'est pas officiel, nécessaire pour enseigner à l'Université.

AR: Pas obligatoirement mais pratiquement. L'exercice était formateur en un sens puisque l'agrégation en France équivaut à une super-licence, c'est-à-dire dans le système américain à une licence avec les honneurs latins *summa cum laude*. Mais l'agrégation à l'époque donnait l'impression d'un grand classicisme, aussi bien pour les questions au programme que pour les sujets posés au concours. Le problème de l'agrégation de géographie tenait à la lenteur de l'évolution des contenus. Pendant quelques décennies, l'agrégation de géographie a été relativement figée. Figée dans les questions au programme et donc du même coup dans les sujets. C'était la confirmation du blocage ressenti durant mes études.

LB: Vous aviez ressenti ce blocage ?

AR : Ah oui, très nettement. En gros : le décalage entre une géographie très ancrée dans le ruralisme et la nature, donc dans la géographie physique qui était omniprésente (au certificat de géographie générale, je n'ai eu aucun cours à proprement parler de géographie humaine, c'est tout de même un signe), et d'autre part une société, française et au-delà de la France, de plus en plus urbaine. Le décalage date des débuts mêmes de l'école géographique française fondée par Vidal de la Blache. Il suffit de se reporter au travail de l'historien américain Eugen Weber étudiant *La fin des terroirs 1870-1914* en France et montrant la déstructuration de nombreux espaces ruraux sous l'effet de l'émigration et de l'urbanisation. Or, Vidal et par la suite ses successeurs en plein 20ème siècle ont voulu présenter une image « fixée et figée » des pays ruraux, comme s'ils étaient toujours vivants. L'émigration rurale était qualifiée d'*exode rural*, donc jugée extrêmement négative. On ne prenait pas en compte les réalités du moment, qu'on les aime ou qu'on ne les aime pas, comme si ces pays ruraux continuaient de jouer un rôle fondamental dans l'organisation de l'espace. Le décalage vient de là et j'en ai vécu les derniers moments. Dès les années 60, la *région*, mot sacré dans la géographie de l'époque, la région n'avait plus grande signification et il aurait fallu partir des villes et non aboutir à elles.

LB: Vous obtenez l'agrégation.

AR: En 1966.

LB: Et vous avez un poste à Reims.

AR: A Reims, au lycée Clémenceau.

LB : Vous arrivez à Reims, vous commencez à enseigner et Roger Brunet y est à l'époque.

AR: Il est professeur à Reims et directeur du département. Il arrive en 1966, comme moi, en venant de Toulouse.

LB: Il vous contacte pour vous proposer un poste d'assistant.

AR: C'est un peu plus complexe... La rencontre avec Roger Brunet est très simple, Henri Enjalbert m'avait conseillé de prendre contact avec lui dans sa réponse à mes vœux début

1967. Je souhaitais emprunter des livres. La rencontre a eu lieu un samedi matin au Département de Géographie, en pleine ville à l'époque, dans des locaux délabrés. Il était là et la discussion a été assez longue, une heure et demie. Quelques mois plus tard, j'ai reçu sa visite : il me proposait un poste d'assistant. Je venais juste de faire ma demande pour un poste en classes préparatoires aux grandes écoles quelques jours plus tôt. J'ai donc refusé, malgré son insistance et il a dû chercher en dehors de Reims. Un an plus tard, nouveau poste créé, nouvelle proposition et acceptation de ma part. Je précise que je ne présentais pas de qualités particulières mais l'insistance venait de l'étroitesse du marché : j'étais à ce moment le seul agrégé de géographie en poste dans les lycées de Reims. Roger Brunet n'avait pas le choix, en tout cas localement.

LB: Le département de géographie à l'époque c'est qui ? Roger Brunet...

AR: C'est peu de chose. L'équipe rémoise s'est constituée en fonction des disponibilités. Ceux qui étaient déjà là : 4 en 1966, Roger Brunet et sa femme Lucienne Le Rouzic et deux autres, puis 6 et, en 1970, un recrutement massif : 3 créations d'un coup et 1 remplacement d'un collègue parti ailleurs. Donc un renouvellement en profondeur. Le recrutement se faisait dans les couloirs de l'agrégation, on se disputait quasiment les nouveaux reçus. C'est ainsi qu'arrivèrent Jean Domingo et Gérard Dorel, plus Georges Cazes, ancien élève de Roger Brunet à Toulouse et déjà en poste dans cette ville. D'où quatre jeunes d'à peine 30 ans au même moment : Jean Domingo, Gérard Dorel, Georges Cazes et moi-même. Rapidement, la mayonnaise a pris, avec des liens d'amitié et des échanges intellectuels.

LB: Vous partagiez tous les quatre cette même vision d'une géographie bloquée ?

AR: C'est beaucoup dire mais enfin, il y avait des tendances communes, des influences réciproques qui se sont manifestées. Après 1976 et le départ de Roger Brunet pour le CNRS, l'équipe reste, mais la structure du département est un peu bizarre : deux professeurs de géomorphologie, plus sept assistants et maîtres-assistants dont un seul en géographie physique et six autres en géographie humaine, plus un poste de professeur, celui de Roger Brunet, vacant jusqu'en 1983, c'est-à-dire pendant 7 ans. Grande stabilité au fil des années, en dehors du départ en 1981 de Georges Colin, déjà président du district de Reims et devenu député, puis de Gérard Dorel également en 1981, qui arrive à être titularisé à Créteil, dans la banlieue parisienne. Le département était finalement assez composite. J'ai d'ailleurs l'impression que nous avons donné une image qui ne correspondait pas à la réalité. Car à l'extérieur, compte tenu que les « jeunes Turcs » étaient productifs, écrivaient des articles, des livres, des manuels, on entendait parler d'eux et en plus, il y avait un souci de réflexion, d'épistémologie. Donc Reims, à une époque, dans les années 70, a été connu. Or, par certains côtés, c'était un des départements les plus conservateurs de France...

LB : A l'époque, il n'est pas nécessaire d'avoir terminé sa thèse pour être recruté.

AR : Il faut se replacer dans la situation des années 60 marquée par la croissance très rapide des universités. En géographie, on recrutait chaque année comme assistants pratiquement l'équivalent d'une promotion d'agrégation, c'est-à-dire une trentaine de personnes. Or, on pouvait devenir maître-assistant, donc titulaire, sans thèse, sur dossier d'articles. Certains n'en ont jamais fait, en géographie comme dans d'autres disciplines.

LB : Vous collaborez longtemps aux* TIGR *(*Travaux de l'Institut de Géographie de Reims*), vous apparaissez aussi au départ comme secrétaire de rédaction de* l'Espace géographique *ainsi que dans le groupe de discussion d'*Hérodote*, la revue créée par Yves Lacoste en 1976. Mais ces collaborations durent peu, pourquoi ?

AR : J'ai participé aux *TIGR* puisque j'étais sur place. Dans le cas de *l'Espace géographique*, quelqu'un de Reims a pris en main le travail de secrétariat dont j'avais d'abord été chargé, et je me suis davantage consacré aux *TIGR*. Dans le cas d'*Hérodote*, il y a eu des remaniements et je n'ai pas cherché à continuer. Je n'étais pas un homme de réunions, de rencontres, de tables rondes et autres, donc je n'ai pas cherché à être présent…

LB : Est-ce que vous avez suivi les débuts du groupe Dupont ?

AR : J'ai été intéressé, mais je n'ai pas eu de contact direct, j'étais peu soucieux d'aller à de nombreuses réunions plus ou moins lointaines. Le Groupe Dupont était en pleine activité à un moment où je ne m'intéressais pas à la géographie quantitative. Ou plus exactement, j'aurais pu m'y mettre, et j'en ai eu la tentation, mais Lucienne Le Rouzic assurait fort bien ces enseignements. J'avais aussi d'autres projets en cours et je ne m'y suis vraiment intéressé que plus tard, à la fin des années 80, dans un autre contexte. J'ai lu les cahiers du groupe Dupont mais je n'ai pas été en contact avec le groupe de façon forte, même si je connaissais bien François Durand-Dastès, qui a longtemps été chargé de cours à Reims.

LB : Quelles personnes ont marqué votre réflexion ?

AR : Celui qui a joué un rôle important dans mon évolution intellectuelle est un ami angliciste de l'Université de Paris 8-Vincennes, Claude Chenain, dont la femme était historienne. Il était spécialiste des mass media au Royaume-Uni, ce qui *a priori* est assez éloigné de la géographie. Mais nous avons pourtant eu une complicité intellectuelle et discuté bien des fois longuement de Foucault, de Barthes, d'Edgar Morin, du structuralisme, de l'intérêt de la théorie, des nouvelles orientations de l'histoire. Chacun conseillait à l'autre des livres qui n'étaient ni de géographie, ni de civilisation anglaise. Nous étions dans des domaines bien différents, mais nous avions un socle conceptuel commun.

LB : Comment l'avez-vous rencontré ?

AR : Il a été enseignant dans le secondaire à Reims et je l'ai croisé quand je suis arrivé. Ensuite, il est parti à Paris et il s'est retrouvé à l'Université Paris 8 dès sa création. C'est un hasard, une fois de plus. Mais en tout cas, c'était assez typique d'une époque où l'intérêt pour la théorie était grand, l'époque de ce que les Américains ont appelé plus tard la *French theory*. Et nous étions des lecteurs et des commentateurs de ce qui se faisait dans ce domaine.

Le refus de la carrière universitaire « normale »

LB : Comment est-ce que vous percevez l'évolution du métier d'enseignant à l'université entre vos débuts et votre retraite, en 2002 ? L'université française a été confrontée à une augmentation du nombre d'étudiants importante puis une stagnation et maintenant, dans certaines disciplines, à une baisse. On assiste également à une importance croissante de tout

ce qui est dispositifs d'évaluation des chercheurs ainsi qu'un rôle croissant des financements et des programmes de recherche. Comment avez-vous traversé et vécu tout ça ?

AR : Je me suis toujours considéré d'abord comme un enseignant. D'ailleurs, quand on me demandait ce que je faisais, j'ai toujours dit que j'étais enseignant, je n'ai jamais eu l'idée de dire que j'étais chercheur. Donc enseignant utilisant ses moments libres pour des travaux. D'où le souci de sujets assez vastes et variés pour établir un lien avec l'enseignement, sauf cas particuliers, la Chine antique par exemple. Le nombre d'étudiants a été élevé surtout dans années 70, jusqu'à 200 et plus en histoire - nous faisions des cours aux historiens. Ensuite, il y a eu tendance à la baisse, sans compter le morcellement dû à la multiplication des options qui n'existaient pas ou à peine dans les années 60-70. Les évaluations sont trop tatillonnes avec un risque de blocage. Prenons un universitaire d'autrefois. Il n'a pratiquement rien publié pendant 15 ans, entre 42 ans et 57 ans. C'est très vilain selon les normes actuelles... A 57 ans, il publie enfin un livre : *La critique de la raison pure*... Kant aurait été très mal vu aujourd'hui et pénalisé, au profit de collègues sérieux et productifs. J'ajoute que Kant était d'abord un enseignant qui faisait beaucoup d'heures de cours à Königsberg et sur des sujets extrêmement variés. Ceci pour dire qu'une évaluation tous les quatre ans n'a peut-être pas beaucoup de sens : dans une vie d'universitaire, il y a des périodes de réflexion, des moments apparemment creux mais durant lesquels s'élaborent les productions futures. Les programmes de recherche tels qu'ils sont conçus actuellement en France en lettres et sciences humaines sont catastrophiques de mon point de vue. S'il y avait eu des cadres aussi stricts, je n'aurais rien fait de ce que j'ai fait. L'épistémologie n'était pas à la mode quand j'en faisais et sentait le soufre, la théorie de l'analyse régionale, et la théorie en général, n'était pas bien vue dans les années 70, la géographie historique était jugée bizarre dans les années 80 par une très grande majorité de collègues, etc. A Reims, dès qu'il était question de recherche collective - serpent de mer récurrent -, elle ne pouvait porter que sur la Champagne-Ardenne et son aménagement. Je ne me suis pas vraiment intéressé à la Champagne-Ardenne. Mais comme je n'ai jamais disposé de crédits de recherche, peu importait.

LB : Si on prend l'ensemble de vos travaux, on trouve deux grandes périodes : une première relative à l'épistémologie de la géographie ; puis l'élaboration d'une grille de lecture conceptuelle du monde à différentes échelles entre centre et périphérie. Et enfin, une mise en retrait, avec d'autres activités, l'élaboration d'un logiciel et le travail sur la Chine antique.

AR : Dans mon esprit, il y a une certaine logique. L'épistémologie, de prime abord, car j'étais insatisfait de la géographie que j'avais connue, sensible à ses contradictions et je regrettais la tendance à l'encyclopédisme. D'où le besoin de réfléchir pour y voir plus clair, en suivant une pente spontanée personnelle, celle de la philosophie, ou en tout cas de la réflexion sur ce que je faisais. Donc j'ai commencé par là. Après l'épistémologie, j'ai éprouvé le besoin de me tourner vers ce qui était considéré comme le cœur de la géographie, la géographie régionale, mais dans une perspective plus théorique. Dans le prolongement de l'article fondateur ancien d'Etienne Juillard (« La région, essai de définition », 1962), du livre de Paul Claval (*Régions, nations, grands espaces*, 1968) ou de l'article de Roger Brunet (« Pour une théorie de la géographie régionale », 1972). J'avais lu avec intérêt le livre de Samir Amin (*Le développement inégal*, 1973), et je souhaitais travailler dans une perspective géographique et en dépassant l'opposition trop schématique centre-périphérie, en multipliant les sous-types pour mieux coller à la diversité des situations. Comme d'habitude, j'ai commencé en amont, avec *Le*

concept de classe socio-spatiale, dans une perspective plus vaste que la seule géographie, pour y voir plus clair.
Et puis le retrait à partir de 1981… Le rejet de Gérard Dorel, dans un contexte très particulier de pénurie de postes, et la menace qui pesait sur lui d'éviction de l'Université, puisque les assistants n'étaient pas titulaires, a joué un rôle majeur : on n'était plus dans le débat d'idées. Je n'étais pas moi-même menacé, étant déjà titulaire, et une solution a été trouvée quelques mois plus tard, mais l'incident était révélateur et je n'avais plus envie de jouer à un jeu stupide. Autrement dit, une réaction qui n'était pas personnelle, ni épidermique, mais de fond. J'ai eu d'ailleurs une confirmation des tensions internes à la géographie en 1989, avec les nouveaux programmes des classes terminales des lycées, et la levée de boucliers dans les milieux universitaires. Je n'étais vraiment pas en phase avec mon milieu. D'où, après 14 ans de travail soutenu (1967-1981), 21 ans d'attente de la retraite (1981-2002). Mais une attente remplie : quelques articles, beaucoup de comptes rendus. J'ai travaillé dans des directions en dehors des controverses du moment, avec des travaux qui m'ont pris beaucoup de temps : géographie historique et informatique, au moment où celle-ci avait une importance grandissante. La situation s'est débloquée vers le milieu des années 90 pour plusieurs raisons : changement de génération, spécialisation grandissante, tolérance réciproque. On pouvait désormais travailler sur n'importe quel sujet dans n'importe quelle perspective sans susciter des réactions violentes. Mais pour moi, il était trop tard pour revenir pleinement à la géographie et j'ai continué la réalisation du logiciel *Microgéo* encore quelques années, avant de me retirer définitivement.

LB : Vous parlez d'une cassure en 81, or dès le début des années 70, vous déclenchez des réactions violentes.

AR : Oui mais quand c'est un débat intellectuel, ça ne me gêne pas. Je me suis permis de critiquer beaucoup de collègues en place et éventuellement en ayant la dent dure, mais je n'avais aucun pouvoir sur eux. Et je peux ne pas être d'accord avec les orientations de x ou de y, je peux dire qu'untel fait une géographie qui ne m'enthousiasme pas, mais il travaille sérieusement, donc on n'a pas de raison de l'écarter ou de l'empêcher d'être promu, et *a fortiori* de l'éliminer.

LB : Dans vos premiers travaux, il y a beaucoup de références à Foucault, à Deleuze, qu'est-ce que vous avez trouvé chez ces auteurs que vous ne trouviez pas ailleurs ?

AR : J'ai trouvé une pensée (rires). Et j'ai été très marqué dès 1967 par *Les mots et les choses* de Foucault, que j'ai lu peu après sa parution, puis par *L'archéologie du savoir* ; également plus tard par Deleuze et Guattari à travers *Mille plateaux,* ouvrage foisonnant, très varié, parfois irritant et abscons mais riche de contenu. J'ai toujours souhaité sortir du champ géographique, par souci d'ouverture et aussi parce que je ne me sentais pas pleinement géographe, cela va ensemble.

LB : Vos avez publié essentiellement dans les* TIGR*, un petit peu dans* Mappemonde *ou* l'Espace géographique*, et rien ou presque dans les revues qui sont à l'époque les revues de référence. Je pense par exemple aux* Annales de géographie *où vous avez publié en tout et pour tout un compte-rendu, comment ça s'est fait ?

AR : J'ai rarement proposé à l'extérieur, d'où beaucoup d'articles dans les *TIGR*. Si j'ai écrit dans *L'Information géographique* ou dans *Acta Geographica*, c'est parce que j'ai été sollicité. Un seul compte rendu dans les *Annales de Géographie*, parce que c'est le seul qui m'a été demandé. Le compte rendu de *La face de la terre* des Pinchemel m'a été demandé par Roger Brunet pour *L'Espace géographique*. Je répondais donc à des demandes, pas à toutes celles qui m'ont été faites, mais j'ai répondu souvent à des demandes et, si on ne me demandait pas…

L'épistémologie de la géomorphologie

LB : En 1971, vous publiez* l'Epistémologie de la géomorphologie*. Est-ce que cet ouvrage-là ne montre pas, dès le début, une sorte de suicide académique dans la mesure où vous attaquez frontalement ce qui paraît alors le summum de la scientificité chez les géographes ?

AR : L'*Epistémologie de la géomorphologie* correspond à un vieux projet, puisque j'avais souhaité en faire l'un des mémoires du diplôme d'études supérieures. C'est en géomorphologie que j'avais le plus travaillé et j'y avais réfléchi. Toujours cette manie... Quand j'ai accepté un poste d'assistant en 1968, il fallait déposer un sujet de thèse. J'ai proposé à Roger Brunet le sujet suivant : « Epistémologie de la géographie. Essai de définition d'une science humaine ». Il avait immédiatement accepté, sans me mettre en garde contre les inévitables réactions dans le contexte de l'époque. J'ai donc commencé de travailler. Un an plus tard, je partais en sanatorium dans les Alpes pour une douzaine de mois. Et là, avec les fiches accumulées depuis mes années d'étude à Bordeaux, j'ai rédigé en 1970 l'*Epistémologie de la géomorphologie*, que j'ai proposée aux éditions Masson, avec lesquelles je travaillais au même moment pour une collection de manuels d'histoire destinés aux collèges. L'ouvrage a été accepté, non pas dans la collection à laquelle je pensais, « L'évolution des sciences », mais dans la collection « Premier cycle », où j'avais déjà publié *L'épreuve d'histoire-géographie aux concours commerciaux* et dont le responsable a considéré que le titre était prometteur, compte tenu de l'importance de la géomorphologie dans la géographie de l'époque. Il se trompait, et les ventes ont atteint à peine 2000 exemplaires, mais l'ouvrage a tout de même fait un certain bruit dans le milieu universitaire.
Je proposais l'autonomisation de la géomorphologie : c'était la conclusion logique que je retirais de mes années d'étude. La place de la géomorphologie dans la recherche géographique était manifestement disproportionnée. Couper la géomorphologie de la géographie pouvait apparaître une proposition scandaleuse à l'époque, mais la coupure a eu lieu : aujourd'hui, les géomorphologues ne s'intéressent plus guère aux différentes branches de la géographie et les autres géographes sont indifférents à ce que font les géomorphologues.
Suicide académique ? Non, mais c'était imprudent pour un jeune inconnu de critiquer Pierre Birot et quelques autres géomorphologues réputés. Côté carrière, la seule fois où j'ai eu affaire aux instances nationales a été pour l'inscription sur la LAFMA (Liste d'aptitude aux fonctions de maître-assistant) donnant la possibilité d'être titularisé, à condition de trouver ensuite un poste disponible. Cette année-là, Henri Enjalbert était vice-président et m'a défendu. Je n'ai tout de même eu que les deux tiers des voix. Jean Demangeot, auteur d'un compte rendu très critique dans les *Annales de Géographie* aurait dit à peu près ceci : « On lui pardonne, mais il ne faut plus qu'il s'occupe de géomorphologie. »

LB : Ce que vous avez fait d'ailleurs, vous l'avez écouté (rires).

AR : Je n'avais pas l'intention de m'en occuper davantage. Je me tournais désormais vers d'autres directions, en premier lieu vers une réflexion concernant l'ensemble de la discipline géographique.

L'épistémologie de la géographie

LB : Après cette réflexion sur la géomorphologie, il y a plusieurs articles et ouvrages sur la géographie dans son ensemble, avec notamment* La géographie entre le mythe et la science *en 1974 et* La géographie, science sociale *en 1981. Dans ce dernier, vous adoptez une grille de lecture issue de* La structure des révolutions scientifiques *avec l'idée d'une science normale, d'une science qui va entrer en crise et d'un nouveau paradigme qui va s'imposer. Est-ce que cette grille de lecture, quand on voit ce qu'est la géographie aujourd'hui, c'est-à-dire des courants très divers, qui s'ignorent la plupart du temps, qui ont chacun leurs références, leurs méthodes, leurs revues, leurs colloques etc. est-ce que cette grille de lecture vous paraît toujours pertinente ?

AR : Les deux ouvrages d'épistémologie consacrés à la géographie dans son ensemble ont été rédigés à sept ou huit ans d'intervalle. D'une certaine manière, ils forment un tout puisqu'ils sont consacrés au même sujet et finalement constituent un peu la réalisation du sujet de thèse déposé. Ce sont pourtant deux ouvrages différents car, entre temps, j'ai évolué à travers mes lectures et mes réflexions. C'est la raison pour laquelle la thèse d'Etat réalisée en 8 à 15 ans ne me convenait pas : une telle durée suppose de rester à peu près fidèle aux mêmes cadres de pensée. Ce n'est pas mon tempérament et la géographie évoluait vite à l'époque. J'ai découvert le livre de Kuhn seulement en 1977 en Floride. Mais l'idée était sous-jacente dès *L'épistémologie de la géomorphologie* avec la « coupure épistémologique » de Louis Althusser ou les idées de Michel Foucault. Le concept de paradigme est-il toujours pertinent aujourd'hui ? Oui. Pour la géographie ? Peut-être pas, dans la mesure où elle est plus éclatée que jamais.

***LB : Le ton est moins provocant dans La géographie, science sociale que dans* La géographie, entre le mythe et la science.**

AR : Oui, pour une raison toute simple de sérénité, car cet ouvrage a été écrit à l'été 1981, c'est-à-dire au moment où j'avais décidé de me mettre en retrait. Mais je voulais écrire cet ouvrage, j'avais accumulé les éléments depuis des années et je l'ai écrit, ce qui prouve bien que je ne me « retirais » pas sur un coup de tête, c'était réfléchi, mais je l'ai écrit comme une sorte d'adieu à la géographie. Avec justement une certaine sérénité, alors que j'étais fort mécontent de ce qui s'était produit.

Centre(s) et périphérie(s)

LB : Le deuxième grand volet dans vos travaux concerne les rapports centre périphérie. Ce qui est très intéressant quand on relit aujourd'hui* Espace, société et justice*, c'est que tout le raisonnement est basé sur les relations entre les classes socio-spatiales. Toute la typologie, entre centre, périphérie, périphérie dominée, exploitée, délaissée, isolat, angle mort et autres, tout est basé sur les relations.

AR : Oui, ma démarche consistait à rompre avec une habitude bien ancrée chez les géographes : étudier une région pour elle-même. Ce qui m'intéressait était de replacer une

région dans son contexte et d'essayer de comprendre sa signification dans un ensemble, sa place relative en quelque sorte. Je précise qu'aujourd'hui, j'utiliserais un vocabulaire différent dans deux cas *: territoire*, tout simplement, au lieu de *classe socio-spatiale*, et *périphérie autonome* au lieu de *périphérie comptant sur ses propres forces*. Dans les deux cas, par souci d'alléger la formulation. Mais, à l'époque, le territoire était moins à la mode qu'aujourd'hui, et j'aimais bien forger des mots ou des expressions. J'ai eu le souci de créer une typologie plus complète que l'opposition schématique centre-périphérie, afin de prendre en compte la variété des situations. Certains sous-types se sont imposés à partir d'exemples que j'avais en tête, d'où le *centre dominant*, la *périphérie dominée*, la *périphérie délaissée*, l'*isolat* ; d'autres sous-types me sont apparus comme pouvant exister pour compléter le tableau théorique des combinaisons. Je m'explique avec un exemple : j'ai défini dans un premier temps la *périphérie intégrée*, sans précision, en pensant à des *périphéries dominées* mais pas vidées de leur population et bénéficiant d'une inversion des flux en leur faveur, ce qui correspondait à ce que Georges Cazes et moi-même avions qualifié dix ans plus tôt de « métamorphisme de contact » à propos de la région parisienne dans un rayon de 100 à 200 km autour de Paris. Puis, je me suis dit qu'une *périphérie délaissée* ou, plus encore, un *angle mort,* ce que Robert Ferras appellera plus tard un « espace en attente », pouvait bénéficier aussi d'une inversion des flux mais dans un contexte différent, d'où la distinction *périphérie intégrée-annexée* et *périphérie intégrée-exploitée*.

LB : C'est également un système dynamique.

AR : Je réintroduis le temps, quelques décennies ou quelques siècles, selon les cas.

LB : Trois types de flux servent pour établir cette typologie : les flux économiques, les flux financiers et les flux migratoires. Par contre, il n'y a pas de prise en compte de flux d'autre nature, des flux de nature culturelle ou religieuse.

AR : La dimension culturelle n'est pas totalement absente. En me relisant, je vois que j'écrivais page 21, à propos des classes socio-spatiales : « Il s'agit de groupes sociaux possédant une cohésion et une capacité d'innovation et de création qui leur permettent d'être exceptionnellement productifs, non seulement au sens économique du terme mais aussi au sens artistique (Florence) ou intellectuel, par exemple Vienne où tant d'éléments toujours vivants de la pensée contemporaine se sont forgés durant quelques décennies clés (1880-1930). » Mais je reconnais sans peine que cette prise en compte est « très faible » comme vous dites. J'aurais aimé évoquer aussi les déplacements des centres de gravité dans ces domaines, mais qu'aurait-on dit si je m'étais attardé à parler de littérature, de peinture et de musique ? Et d'autre part, il me semble que ces relations d'ordre culturel se situent dans des échelles temporelles plus larges, plus lentes. J'étais d'ailleurs limité en nombre de pages et j'ai dû demander avec insistance une rallonge d'une vingtaine de pages. Et puis, l'ouvrage serait parti dans des directions multiples. Ceci étant dit, oui, la vision est largement fondée sur des phénomènes économiques au sens large, mais sans vouloir sombrer dans l' « économisme ».

LB : L'ouvrage paraît dans une très belle collection dirigée par Paul Claval. Comment arrivez-vous dans cette collection ?

AR : Une fois de plus, le hasard. Après *La géographie entre le mythe et la science*, j'accumulais certes des fiches à propos toujours de l'épistémologie de la géographie, mais je travaillais aussi

en analyse régionale théorique et je faisais des cours sur ce sujet. Un jour, en 1977 vraisemblablement, je me trouvais à Paris à la librairie des PUF place de la Sorbonne, en compagnie de Claude Chenain, pour faire provision de livres. J'ai croisé Paul Claval et il m'a demandé sur quoi je travaillais. Ce que je lui ai dit l'a intéressé et il m'a proposé de faire un volume pour sa collection « Espace et liberté ». J'y ai réfléchi au cours des semaines suivantes et le projet a pris forme.

LB : Qu'est-ce que vous pensez de la façon dont Guy Di Méo a repris et adapté ce concept devenu formation socio-spatiale dans ses propres travaux ?

AR : J'en suis fort content. Je me suis voulu un semeur d'idées plus qu'un laboureur. Je souhaitais donc que ces idées soient ensuite reprises, nuancées, approfondies, critiquées. C'est ce qu'a fort bien fait Guy Di Méo. Et dans le cas de l'*Epistémologie de la géomorphologie*, j'aurais préféré que des géomorphologues reprennent certaines de mes idées, débattent par exemple des conceptions du temps en géomorphologie, plutôt que de me critiquer vivement.

En attendant la retraite : Chine antique et informatique

LB : Après avoir travaillé sur la géographie comme science sociale, vous vous êtes intéressé à la géographie historique en vous réfugiant dans la Chine ancienne, le terme refuge n'est peut-être pas si mauvais.

AR : Oui… Après les incidents de 1981 évoqués plus haut, j'ai passé cinq ans à faire de la géographie historique à propos de la Chine antique. Mais c'était un prolongement du travail portant sur centre et périphérie, en ayant l'occasion d'appliquer la théorie à un cas particulier. Je me suis appuyé sur les trois volumes d'une chronique antique, qui constituait une source remarquable, à condition de l'interroger d'une manière qui n'était pas celle des sinologues. Comme le dit l'historien Paul Veyne, « il y a toujours des problèmes qu'on ne pense pas à se poser. ». L'ouvrage sur la Chine est bien de géographie historique. Même si, pour moi, le mot important, à ce moment de ma vie, était histoire, le livre se veut aussi de géographie, dans la mesure où les processus spatiaux y occupent une grande place, et à condition d'accepter l'idée que l'espace a un rapport privilégié avec la géographie.

LB : Comment les historiens, les sinologues ont-ils reçu l'ouvrage ? Je n'ai pas trouvé de compte rendu…

AR : Ni bien, ni mal, puisqu'ils en ont ignoré l'existence. Il y avait deux publics potentiels d'historiens français : d'une part, les historiens dits de l'Antiquité ; mais nous savons qu'en France, l'histoire de l'Antiquité se limite territorialement au bassin méditerranéen et, à l'Université, à peu près uniquement à la Grèce et à Rome, chacun de ces deux sujets ayant ses spécialistes ; il est donc normalement impensable pour eux de lire un ouvrage concernant la Chine et il serait absurde de le leur reprocher. Surtout quand cet ouvrage provient d'un géographe… D'autre part, les sinologues, mais ils ne sont pas très nombreux et la plupart d'entre eux sont nettement spécialisés, l'un dans la littérature, l'autre dans l'histoire du 18ème siècle ; ils n'avaient donc pas de raison de prêter attention à un ouvrage portant sur l'Antiquité. De toute façon, le croisement d'une démarche de géographie théorique avec la Chine antique était plutôt répulsif pour beaucoup de lecteurs. Je ne l'avais proposé à personne parce que je considérais que c'était invendable. Mais quand Roger Brunet a souhaité le publier sous une

forme très réduite, le tiers ou le quart, j'ai dit oui tout de suite. Même si j'étais retiré, là je n'avais pas de raison de refuser.

LB: Vous avez passé une dizaine d'années à créer un logiciel. Comment on passe de… ?

AR: D'abord c'était un moyen de m'occuper.

LB: Certes (rires), mais il y a plein de moyens de s'occuper.

AR: Oui, oui, mais m'occuper pas seulement personnellement. Une façon d'être à l'écart du milieu géographique, mais aussi dans la perspective d'un nouveau glissement : Lucienne Le Rouzic avait assuré depuis 1976 l'enseignement de la statistique dans les trois années de licence, avec le souci de rester claire et compréhensible pour un public de « littéraires », mais le moment de son départ en retraite approchait. J'ai pris le relais, avec l'intention de mettre l'outil informatique au service de cet enseignement. Je ressentais le besoin d'un logiciel adapté et le plus « simple » était de le faire moi-même, d'où le plus gros travail de ma vie professionnelle. Une expérience inhabituelle, qui m'a introduit dans un nouvel univers, celui de la programmation. J'étais loin des querelles épistémologiques ! Et en même temps, je rendais service, puisqu'il y avait une demande à la fois à l'Université mais aussi dans l'enseignement secondaire. D'où de nombreux modules dans le logiciel pour répondre à des besoins variés, depuis la carte en plages jusqu'à l'analyse factorielle, et en retrouvant même l'unité de la géographie avec des modules de climatologie et d'analyse granulométrique. Mais le travail dépassait un peu les forces d'un individu. J'ai même pensé à un moment faire une version trilingue (français, anglais, allemand) ; un début de réalisation m'a prouvé que c'était possible, mais ensuite il aurait fallu des mois de travail rien que pour cela. C'était trop lourd, et puis ça n'aurait pas été diffusé à l'étranger, donc ça ne valait pas le coup.

LB: Vous y avez trouvé un certain plaisir quand même?

AR: Dans le principe, c'est fascinant... simplement c'est long. Le programme doit faire un millier de pages avec des instructions dans un langage ésotérique, enfin... ce n'est pas lisible.

Retour sur une question centrale : la géographie comme science ?

LB : Est-ce que pour vous la géographie est une science ?

AR : C'est la question la plus délicate, c'est là que j'ai le plus réfléchi et peiné… A mes yeux, la question appelle deux remarques qui nous entraînent assez loin, et je commence toujours par l'amont. Deux remarques, car il y a vraiment un a) et un petit b) qui ne se confondent pas.

a) Existe-t-il des sciences, humaines ou sociales ? La réponse semble évidente aujourd'hui : oui. Je suis personnellement plus sceptique en comparant cette aspiration largement partagée à la scientificité et le contenu de beaucoup de travaux. Même très intéressants, ces travaux ne me semblent pas ressembler à ce qui se fait depuis longtemps dans les sciences de la nature. Sans tomber dans un positivisme béat, on peut s'interroger. « Science » est souvent simplement synonyme de travail rigoureux et de longue durée, par opposition à ce que font les journalistes quand ils étudient les mêmes questions. Mais la rigueur est-elle obligatoirement synonyme de science, au sens fort du terme ?

Je commence par une remarque de vocabulaire : au 19ème siècle, on opposait volontiers le savant, dans son grenier avec ses cornues, et l'érudit dans la poussière des archives ; et à côté d'eux, il y avait le penseur, qui n'avait besoin ni de cornues ni d'archives. Aujourd'hui, « savant » fait vieillot, « érudit » est presque devenu une injure et « penseur » ne fait pas très sérieux. Par conséquent, les trois sont devenus des « chercheurs » et bien sûr des scientifiques, ce qui semble supposer qu'ils font tous la même chose. Au-delà des questions de vocabulaire et d'organisation institutionnelle, se pose la question des « sciences » humaines ou sociales.
Lorsqu'on s'intéresse aux sociétés humaines, on peut collecter des faits, avec soin en les accumulant sans fin ; on peut aussi préférer penser, en maniant des concepts ou simplement des idées. Depuis plus de deux millénaires, il n'existe que ces deux façons de procéder, les faits ou la pensée, c'est-à-dire l'histoire ou la philosophie. Elles ont en commun de n'avoir pas de domaine propre : l'historien et le philosophe s'occupent depuis fort longtemps de toutes sortes de questions, et il suffit de lire Hérodote et Platon pour s'en convaincre. Evidemment, l'érudition pure, dégagée de toute idée, ou la pensée pure, ignorant tout fait concret, constituent des impasses. Confucius l'avait compris il y a 2500 ans quand il disait : « Apprendre sans réfléchir ne sert à rien, réfléchir sans apprendre est dangereux. » La solution consiste alors à injecter une dose de pensée dans le domaine des faits ou une dose événementielle dans le royaume des idées.
Au 19ème siècle, les sciences humaines ou sociales entrent en scène. Par rapport à l'histoire, elles n'envisagent pas le passé, ou très peu en se limitant à une tranche temporelle mince, mais elles mettent l'accent sur l'actuel. En même temps, elles découpent la réalité en domaines et chaque science humaine ne prend en charge qu'un domaine ou un thème. Les spécialistes de tel ou tel domaine sont alors confrontés à un choix : ou bien ils accumulent des faits, tout comme les historiens érudits, et ils font alors par anticipation ce qu'on a appelé récemment l'histoire événementielle du temps présent ; ou bien ils réfléchissent beaucoup - c'est d'autant plus envisageable que leur domaine est relativement étroit - et ils créent des concepts articulés en théories destinées à rendre compte d'un pan de la réalité sociale. Autrement dit, tout spécialiste de science sociale oscille inévitablement entre les deux pôles majeurs, celui des faits et celui de la pensée, et il est plutôt « historien » entre guillemets ou plutôt « philosophe » entre guillemets, mais normalement, il combine les deux en parts inégales selon ses tendances personnelles. Il est facile de constater que certains travaux de sociologues de formation, extrêmement pointillistes, relèvent de ce que les historiens appellent depuis longtemps avec condescendance l'érudition locale, tandis que d'autres travaux de sociologie sont pratiquement assimilables à de la philosophie. En France, nous continuons de « fabriquer » des philosophes. Que deviennent-ils ? Quelques-uns restent philosophes, mais d'autres vont ailleurs, dans le journalisme ou dans les sciences de l'éducation, ou encore massivement en sociologie, comme Raymond Aron autrefois ou comme, plus récemment, Pierre Bourdieu. Faut-il alors s'étonner que leurs travaux aient une autre tonalité que celle de nombreux sociologues de formation ? Michel Foucault, agrégé de philosophie, a fait une thèse sur l'*Histoire de la folie à l'âge classique*, qui a attiré l'attention des historiens et pour cause. Autrement dit, les cloisons entre compartiments du savoir ne sont heureusement pas étanches. Voilà pourquoi je reconnais bien volontiers qu'il y a des sciences sociales, avec pour chacune un champ d'étude privilégié, des concepts, des théories, des techniques qui lui sont plus ou moins propres, et en même temps je mets en doute leur existence à la fois comme sciences et comme domaines du savoir.

b) La géographie est-elle une science ? Par rapport aux sciences humaines ou sociales qui se limitent à un thème (d'où la sociologie, la psychologie, l'économie, la politologie, l'ethnologie, la démographie, etc.), la géographie, depuis le 19ème siècle, a voulu toucher à tout

et elle continue. Un mot la résume assez bien, je l'ai déjà prononcé, celui d'encyclopédisme. Non seulement, elle touche à tous les thèmes des sciences humaines et sociales, mais aussi à ceux des sciences de la terre. Autrement dit, on pourrait considérer la géographie comme le savoir universel, dans une perspective très hégélienne. Autrefois, on opposait la géographie dite « générale » qui partait dans toutes les directions, et la géographie dite « régionale », seul moyen de mettre en œuvre concrètement cet appétit gargantuesque en pratiquant l'encyclopédisme à l'échelle du territoire local. Mais un changement s'est produit un peu partout en géographie dans la seconde moitié du 20ème siècle, à partir des années 1970 environ en France. On est passé de l'encyclopédisme à l'échelle individuelle à l'encyclopédisme à l'échelle collective. Je m'explique : avant, chaque géographe prétendait maîtriser plus ou moins toutes les branches de sa discipline, ce qui était indispensable pour étudier des régions, grandes ou petites. Désormais, le géographe se veut spécialisé et ne s'occupe que de son domaine ou de deux domaines. Un département de géographie, et *a fortiori* l'ensemble des géographes universitaires français, devient une encyclopédie vivante par juxtaposition de spécialistes. Je ne connais pas de domaine du savoir qui ne soit apparu, peu ou prou, dans les travaux de tel ou tel géographe : la chimie du granite, la musique de l'Europe centrale, les langues de Madagascar, l'hydrologie des rivières lorraines, le droit, la peinture, les romans de Flaubert. Derrière chaque terme de cet inventaire à la Prévert, je peux mettre un nom… Je précise que beaucoup de ces travaux sont de qualité, et je ne les mets pas en cause. J'aurais même tendance à dire que la spécialisation a amélioré la qualité moyenne des productions géographiques, puisque justement il n'y a plus d'encyclopédisme à l'échelle individuelle. Mais le problème est ailleurs.

Toute la question est de savoir quels sont les liens entre ces spécialistes. Ils me semblent particulièrement faibles aujourd'hui et chaque géographe tend à avoir davantage de liens professionnels avec les spécialistes dont il est proche par son thème de recherche qu'avec ses collègues du Département de Géographie dont il n'est proche que… spatialement. La géographie est alors simplement une institution qui perdure, une coquille, un refuge. Pourquoi pas ?... La géographie en France, mais aussi dans d'autres pays, me donne l'impression d'être composée d'une multitude de « cellules », cellule au sens biologique du terme, de taille variable allant d'une demi-douzaine à quelques dizaines de collègues, vivant en symbiose avec des disciplines extérieures variées. Existerait-elle encore dans toutes les Universités si elle n'était pas sauvegardée par sa présence dans l'enseignement secondaire et par la nécessité de préparer les étudiants aux concours de recrutement des professeurs ?

Pour y voir plus clair, comparons. C'est-à-dire considérons l'histoire de la géographie aux Etats-Unis. La *National Geographic Society* a été créée en 1888. Mais il faut attendre 1903 pour voir apparaître le premier département de géographie, à l'Université de Chicago. Harvard en crée un aussi peu après, mais, dès 1948, Harvard décide de supprimer purement et simplement son département de géographie, en suivant les recommandations d'une commission d'enquête nommée par la présidence et qui a conclu, après de nombreuses auditions, que la géographie avait un statut épistémologique trop incertain. Richard Hartshorne, grand géographe de l'époque, l'auteur de *The nature of Geography*, est passé devant ce « tribunal » de non-géographes. Il a entonné le grand couplet, [chantonnant] "ah, la géographie c'est le concret, c'est le terrain, ça touche à tout, c'est formidable, c'est"… et ceux qui l'écoutaient disaient "Oh là là...", et ont conclu : "on ne peut pas garder ce monstre épistémologique..." A Chicago, aujourd'hui, seule la licence de géographie existe encore, dans le *college* qui est intégré à l'Université, mais pas au-delà, alors que Chicago a formé au cours du 20ème siècle des cohortes de docteurs. A l'Université de Californie à Davis, même la licence de géographie a disparu. Certains diront que la géographie a un aspect plus « technique » que les lettres et les sciences

humaines : or, le prestigieux *Massachusetts Institute of Technology* a, de façon surprenante, des départements d'histoire, de philosophie, d'humanités et même de théâtre, mais pas de géographie. En gros, une petite enquête montre que la géographie a disparu ou subsiste à l'état résiduel dans les universités les plus sélectives destinées à former les élites, qu'elle est absente ou présente à titre d'option dans les collèges universitaires les moins cotés et qu'elle se maintient plutôt bien dans les collèges et les universités en situation « moyenne », souvent pour former des spécialistes des Systèmes d'Information Géographique (SIG) ou des aménageurs.

Un parcours singulier

LB: Vous m'aviez écrit une fois : « Je ne suis pas vraiment géographe, j'aurais été plus volontiers historien ou même philosophe ». Est-ce que le fait de ne pas avoir fait plus d'histoire reste un regret ?

AR: Oui, sans aucun doute, mais les regrets ne servent à rien (rires). L'histoire aurait eu à mes yeux de multiples avantages comme satisfaire une attirance personnelle, mais aussi la possibilité de jouer sur plusieurs tableaux : les vastes perspectives synthétiques, les études de détail, la réflexion épistémologique sous le nom d'historiographie, c'est-à-dire des orientations concevables également en géographie, mais aussi les biographies ou la philosophie de l'histoire, impossibles à transposer en géographie qui, en dépit de sa diversité foisonnante, n'a pas intégrée la biographie. Je vous livre une anecdote personnelle qui m'a laissé rêveur. Il y a une vingtaine d'années, je me trouvais à la Bibliothèque universitaire et j'attendais des livres. On a apporté un livre à une étudiante à côté de moi : *Les capitulaires de Charles le Chauve* ; j'ai éprouvé un pincement au cœur en me disant : « Si j'avais été historien, c'est à moi qu'on apporterait de tels livres. » Réaction involontaire, d'origine apparemment très profonde, et d'autant plus étonnante que, si j'avais été historien, je n'aurais pas consacré ma vie à des capitulaires. Mais je sais que j'ai éprouvé vraiment quelque chose ce jour-là…

LB: Ce qui est frappant, même si j'ai tronçonné vos travaux en grands blocs, c'est l'absence de spécialisation. Vous avez écrit des articles sur le modèle de la ferme beauceronne, sur Los Angeles, sur l'épistémologie de la géographie du tourisme, enfin sur des sujets très variés. Il n'y a pas d'effet de rente de situation sur un thème ou sur un espace mais une grande liberté.

AR: La spécialisation m'a toujours fait peur. J'ai besoin d'avoir des centres d'intérêt variés, qui d'ailleurs peuvent, directement ou très indirectement, s'enrichir mutuellement. On ne peut évidemment pas tout couvrir, mais il est agréable de changer de sujet, avec un approfondissement variable. Une chose est d'écrire un livre, autre chose un article de quelques pages. Par exemple, j'en ai fait un qui a été cité plusieurs fois : « Eléments pour une épistémologie de la géographie du tourisme », mais je n'étais pas un spécialiste du tourisme comme pouvait l'être Georges Cazes. Ceci dit, il m'avait entrainé dans des réunions où on parlait de tourisme, nous avions discuté, j'ai lu ses productions et celles d'autres géographes, donc, là aussi, une opportunité. J'ajoute encore que même si je n'ai pas consacré ma vie professionnelle à un seul thème ou à un seul espace (perspective horrible !), j'ai tout de même fait beaucoup d'épistémologie pendant une quinzaine d'années, d'analyse régionale pendant une dizaine d'années, un logiciel pendant une dizaine d'années. Mais ce n'était jamais l'activité unique et je procédais par glissements successifs. La conséquence était que, à chaque époque, mon activité principale du moment était décalée par rapport à l'image que l'on avait de moi à

l'extérieur, ce qui me plaçait en porte-à-faux et m'obligeait à décliner des propositions. Vers 1990, un Américain m'a proposé de revoir et d'actualiser l'*Epistémologie de la géomorphologie* pour traduction en anglais, mais j'étais totalement déconnecté de la géomorphologie depuis vingt ans. De même, en 2002, Bernadette Mérenne-Schoumaker m'a proposé un cycle de conférences à Liège sur l'analyse régionale, mais j'achevais *Microgéo* et j'étais à la veille de la retraite avec de tout autres perspectives que la géographie.

LB: Une part importante de votre activité, tant en volume que sur la durée, concerne la production de manuels, quasiment tous faits en collaboration, ce qui n'est pas le cas de vos autres travaux. Qu'est-ce que ça vous a apporté? Est-ce que pour vous c'est une continuation logique du métier d'enseignant? L'occasion de sortir d'un travail solitaire ?

AR: Je me suis toujours considéré d'abord et avant tout comme un enseignant. Il est très agréable de se livrer à des travaux personnels, et dès que le sujet est particulier, c'est un travail individuel, mais je voulais aussi être utile pour les étudiants, ceux dont j'avais la charge et les autres. Or des travaux trop spécialisés entrent en contradiction avec les nécessités de la formation des étudiants, surtout dans une petite Université. Ainsi, j'ai passé cinq ans sur la Chine antique, mais je n'en ai jamais parlé aux étudiants.
Le souci du lien avec l'enseignement m'a incité à traiter des sujets larges, comme la théorie de l'analyse régionale qui pouvait me servir pour des cours qui portaient sur tel ou tel territoire, ou encore des synthèses à l'échelle de tout un pays, les Etats-Unis, l'URSS, bases de départ pour les cours de concours. Enfin, mon rapide passage dans les classes préparatoires, où je serais resté si Roger Brunet ne m'en avait pas extrait, et mes liens avec André Gauthier, m'ont incité à participer à la collection des manuels Bréal, qui ont eu aussi un écho auprès des collègues des classes terminales. Le travail en équipe dans une atmosphère agréable constituait un contrepoids au travail solitaire dans d'autres domaines. Et le public était à la foiscelui des étudiants qui préparaient les concours d'entrée aux grandes écoles commerciales, et celui des Universités. C'était aussi une ouverture. Et puis, j'ai pu en faire beaucoup parce que je travaillais en collaboration : la moitié ou le tiers ou le dixième d'un ouvrage, selon les cas, ne représentait pas une charge trop lourde.

LB: Est-ce que vous pensez avoir influencé certains géographes ?

AR: Apparemment oui, quelques-uns. Mais je ne sais pas très bien combien et qui, à part trois ou quatre noms, car j'ai vécu assez à l'écart du milieu géographique, surtout dans la deuxième moitié de ma vie professionnelle. Par contre, j'ai l'impression que j'ai inquiété un certain nombre de collègues : ainsi, à Reims, le président de la Commission de spécialistes durant une dizaine d'années, avec qui j'entretenais des rapports humains extrêmement cordiaux, m'a toujours considéré comme quelqu'un de farfelu et dangereux : entre une *Epistémologie de la géomorphologie* qui critiquait Pierre Birot, un livre sur la Lorraine sans cuestas, des centres théoriques qui se trouvaient parfois à la périphérie spatiale, une vision hétérodoxe du relief appalachien héritée d'Henri Enjalbert, des travaux trop nombreux et sur des sujets trop variés, sans compter l'absence de thèse d'Etat, je lui semblais vraiment irrécupérable.

LB: Quand vous êtes parti à la retraite, vous vous êtes débarrassé d'une grande partie de vos ouvrages de géographie. Mais vous en avez gardé quelques uns et notamment* Propos d'un géographe *d'André Allix, pourquoi ?

AR: Les *Propos d'un géographe*, publiés en 1960, sont un recueil d'articles et de comptes rendus écrits entre 1923 et 1957. Je l'avais acheté étant encore étudiant et j'avais été séduit par la liberté de ton et un souci de réflexion. Voici quelques titres : « L'homme dans la géographie humaine et le problème du libre-arbitre », « Métaux précieux et chercheurs de fortune en Oisans », « La corrosion sous-glaciaire », « Une route romaine reconstituée », « La durée et Messieurs les Géographes ». C'est très « anarchisme épistémologique » à la Feyerabend… J'avais bien raison d'être séduit par André Allix. Voici ce qu'en dit l'historien Georges Duby dans les *Essais d'ego-histoire* (Gallimard, 1987, p. 117), en évoquant sa licence préparée à Lyon : « J'avais choisi de commencer par la géographie. A vrai dire, dans le dessein de m'en débarrasser au plus vite. […] En quelques jours je fus conquis. Par les hommes, en premier lieu, qui eurent la charge de m'instruire. C'étaient deux élèves de Raoul Blanchard, sortis de cette école de Grenoble qui tenait tête aux Parisiens, André Gibert, André Allix. Ce dernier avait la stature, les gestes, la séduction du grand seigneur. Il soignait son personnage. Par l'acuité du regard, la pertinence de l'analyse, la clarté du discours, il subjuguait. » Il est donc normal que les qualités d'André Allix aient transparu dans ses écrits.

LB: Quel est l'ouvrage dont vous êtes le plus fier? Et quel est celui qui vous paraît avoir le mieux résisté au temps?

AR: Le livre dont je suis le plus fier ? Ce n'est pas le terme qui convient. Je sais que j'ai été le plus heureux en préparant et en écrivant la *Géohistoire de la Chine*, mais aussi le compte rendu du dictionnaire *Les mots de la géographie* de Roger Brunet. Ce compte rendu m'a demandé près d'un mois de travail, mais quel plaisir de passer tout ce temps en compagnie de mots. Le livre qui semble avoir le mieux résisté au temps ? Apparemment *Société, espace et justice*. Mais je suppose pour deux raisons, son contenu, mais aussi parce qu'il est publié chez un grand éditeur. Par contre, les deux ouvrages sur la géographie ne sont pas imprimés au sens propre et sont fragiles, donc ils ne tiendront de toute façon pas longtemps.

Voyages et génération(s)

LB: Est-ce que vous avez beaucoup voyagé, est-ce que vous voyagez encore?

AR: Je rappelle la première phrase du livre de Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques* : « Je hais les voyages et les explorateurs. » Le voyage peut être agréable après des semaines de travail dans son bureau, pour changer d'air, selon la formule consacrée. Mais le tourisme à l'état pur, pour voir les curiosités naturelles et les monuments où l'on rencontre d'autres touristes, ne m'a jamais enthousiasmé. Puisque j'étais géographe, il fallait bien voyager mais je souhaitais en profiter pour faire de la géographie, c'est-à-dire voir autre chose que des curiosités. C'est ainsi qu'à Londres j'ai traîné Claude Chenain dans les villes nouvelles périphériques, dont les paysages, je le reconnais, ne sont pas d'une beauté transcendantale : il s'en souvient encore mais, pendant deux jours, il a fait de la géographie urbaine sur le terrain au lieu de faire du tourisme. Aujourd'hui, je ne fais plus de géographie et je n'ai donc pas de raisons de voyager, d'autant que Google Earth permet d'aller instantanément n'importe où.

LB: Vous avez écrit plusieurs articles sur Los Angeles, une ville dont on sent vraiment qu'elle vous attire.

AR: Oui, dès la première fois où j'y suis passé, en 1973. Mais au sens d'attirance intellectuelle. Quinze ou vingt ans plus tard, Lucienne Le Rouzic à qui j'avais dit avoir fait 6 ou 8 heures de cours sur la Cité des Anges avait réagi en ces termes : « Ah, tu aurais envie de vivre à Los Angeles. » Je lui ai immédiatement répondu : « Non, pas du tout ! » Elle a été étonnée. Mais un historien qui consacre sa vie à l'étude de la Grande Guerre doit-il rêver d'y avoir participé quatre ans dans une tranchée ? Il y a des objets géographiques auxquels on peut s'intéresser fortement sans les aimer, c'est-à-dire sans s'identifier à eux. Los Angeles est un cas limite d'espace urbain. Si l'on étudie quelques villes américaines, on ne peut qu'être rapidement sensible à des ressemblances qui permettent d'élaborer un modèle. De très nombreux exemples supplémentaires n'apporteront que des nuances au modèle. En dehors des inévitables spécificités propres à chaque exemple, on n'apprend rien de plus en matière de processus et de mécanismes. Mais Los Angeles représente un très fort écart au modèle, d'où son intérêt d'un point de vue théorique… Je reviens à mes obsessions.

LB: Vous n'avez presque rien écrit sur Reims.

AR: Je n'aimais pas étudier les territoires où je me trouvais, c'est-à-dire Reims, la Champagne ou même la France. J'éprouvais le besoin d'une distanciation. L'historien étudie ce qui est loin dans le temps et ce qui est mort. J'avais envie d'étudier ce qui était loin dans l'espace, à défaut d'être mort, nul n'est parfait... Je me suis donc trouvé particulièrement à l'aise avec la Chine antique qui offrait à la fois l'éloignement dans le temps et dans l'espace. Je reprendrais volontiers à mon compte la formule de Léonard de Vinci : « *la pittura è cosa mentale* », en la transposant : « *la geografia è cosa mentale* », mais c'était un propos hérétique dans le milieu géographique de ma jeunesse qui ne jurait que par le terrain.

LB : Est-ce que vous n'êtes pas arrivé trop tôt ?

Il y a des questions de génération (environ 25 ans) et, à mon avis, même de demi-génération (douze à quinze ans). Je me suis situé à un moment qui était à la fois exaltant parce que ça bougeait de tous côtés, et en même temps, j'aurais mieux fait d'appartenir à une demi-génération plus tôt ou plus tard. L'un ou l'autre.
Une demi-génération plus tôt, et vous êtes du côté des Roger Brunet et de ceux qui sont un petit peu plus âgés, ce qui veut dire des géographes qui ont fait, dans un premier temps, des travaux dans le prolongement « normal » de leurs études, même s'ils les font à leur façon, avec une touche particulière, puis ont fait ensuite une carrière « normale » et enfin, étant en place et en poste, pouvaient suivre les changements de la géographie qui se produisaient une quinzaine d'années plus tard, et y participer s'ils en avaient envie. Roger Brunet en est un bon exemple. Regardez ses thèses : thèse principale, *Les campagnes toulousaines,* qui est très bien faite en son genre, mais qui n'affolait pas les conservateurs. On était dans un prolongement, avec certes la prise en compte des stratégies foncières ou des réseaux urbains, mais après tout Raymond Dugrand au même moment ne parlait que de réseau urbain, ce n'était pas hétérodoxe. Mais en même temps, il a fait une thèse secondaire, *Les phénomènes de discontinuité en géographie*, qui faisait pressentir ses évolutions futures, donc il est très révélateur.
Et puis si j'avais appartenu à la demi-génération plus jeune, celle de Christian Grataloup par exemple, je commençais de travailler après mes études dans une atmosphère qui serait devenue assez rapidement plus favorable. Vers 1995, au lieu d'être au début de la cinquantaine, j'aurais eu à peine quarante ans, ce qui me laissait un horizon d'un quart de siècle

environ. Tandis que, dans mon cas, quand l'horizon s'est dégagé, je n'allais pas me recentrer sur la géographie, alors que j'étais dans mon bureau à programmer *Microgéo*…

LB : Est-ce que vous continuez à vous intéresser à ce qui se fait en géographie ?

AR : De très loin… De très loin, et j'ai l'impression que la géographie est plus éclatée que jamais, mais elle est apaisée, et chacun travaille comme il le souhaite, ce qui me paraît une très bonne chose. Les résultats sont toujours aussi variés. Mais faut-il chercher une cohérence, au nom d'une conception rationnelle de la géographie ? Je verrai plutôt dans la géographie actuelle une opportunité offerte à un certain nombre de personnes de formations très diverses et d'orientations innombrables pour travailler dans la plus grande liberté. Au fond, ce serait la mise en œuvre de « l'anarchisme épistémologique » prôné naguère par Paul Feyerabend dans son livre *Contre la méthode*. Autrement dit, ce qui est longtemps apparu comme une limite et même comme une faiblesse, voire un scandale, pourrait devenir une force, à la condition que des individualités puissantes soient capables d'en profiter. Aujourd'hui, un géographe peut combiner comme il le souhaite n'importe quels éléments du savoir pour le meilleur ou pour le pire… Essayer de définir la géographie, de la rendre plus cohérente comme veut l'être la sociologie, la psychologie et d'autres, je crois qu'il faut y renoncer. C'est aujourd'hui impossible. C'est pour cette raison que je dis, en m'amusant et en étant sérieux, eh oui, laissons faire et, à la limite, je regrette de ne pas y être actuellement. Parce que justement, je pourrais faire tout ce que je veux, et même autre chose encore, et prétendre sans susciter de réprobation qu'il s'agit bien de géographie.

En guise de conclusion

AR: Avec le recul, la géographie de ma jeunesse me paraît avoir eu un point faible par rapport à l'histoire : son ancrage privilégié dans le local, c'est-à-dire dans les degrés inférieurs de l'échelle spatiale. Conséquence logique de la primauté longtemps revendiquée de la géographie régionale. Le géographe se sentait pleinement à l'aise à l'échelle du « pays » rural ou de la région, étudiés l'un et l'autre d'abord et avant tout dans ses éléments physiques, essentiellement le relief, et ses activités agricoles. Le centre de gravité de l'histoire se plaçait à un degré plus élevé de l'échelle, celui du pays, au sens de l'Etat-nation, celui des empires ou même des groupes d'Etats. Cette attirance de la géographie pour le local faisait que l'étude des Etats consistait, après quelques vues d'ensemble, à passer aux choses sérieuses, c'est-à-dire à l'étude de petits « morceaux », autrement dit d'un puzzle, ce qui ne manque pas d'intérêt mais se révèle vite une impasse désespérante, car le local est trop foisonnant dans sa diversité infinie. Une vision plus large devient indispensable, qui suppose des outils théoriques et une volonté de synthèse afin de mieux penser le monde. Et c'est là que le bât blesse ou, plus exactement, blessait à une époque qui n'est pas si lointaine. On cite une phrase de Jean Delvert, auteur d'une thèse intitulée *Le paysan cambodgien*, dans une réunion du CNRS : « En géographie, on n'est pas là pour penser ». La conséquence logique d'une telle attitude est la référence rituelle au terrain et au concret. J'ai entendu quatre ou cinq fois deux collègues géomorphologues dire en réunion de département et à propos de l'affectation des maigres crédits : « En géographie, on n'a pas besoin de livres. » J'ai entendu aussi d'autres collègues, qui n'étaient pas physiciens, se moquer « des géographes en chambre ». Du coup, je me sentais anormal et je me disais : ou ils ont raison et je ne suis pas à ma place ici, ou ils ont tort et c'est scandaleux. Ces propos n'ont jamais reflété les conceptions de la totalité des géographes universitaires mais ils vont au-delà de réflexions isolées malheureuses : Jean Delvert a été

président du jury de l'agrégation de géographie ; l'exaltation du terrain et du concret a été de règle dans d'innombrables écrits ; j'ai entendu un géomorphologue connu, extérieur à Reims et membre une année de la commission de spécialistes, affirmer qu'après une étude de terrain il n'était même pas nécessaire d'écrire, puis conscient de l'énormité de ce qu'il venait de dire, surtout dans le cadre d'un recrutement, s'est repris.

Cette époque est heureusement révolue aujourd'hui et la mondialisation est même devenue un thème aussi noble et aussi étudié que l'habitat rural dans l'entre-deux-guerres. C'est rassurant et encourageant. Même quand on n'est pas vraiment géographe comme moi, il ne faut pas désespérer de la géographie. Après tout, dans l'entre-deux-guerres, la géographie, bien différente de ce qu'elle est aujourd'hui, pouvait séduire par son dynamisme. Je reviens aux propos de Georges Duby : « Le prestige de la géographie se trouvait à son comble. J'avais choisi de commencer par cette discipline. A vrai dire, dans le dessein de m'en débarrasser au plus vite : au lycée, elle m'avait ennuyé. Je ne soupçonnais pas que, dans ses vifs progrès, elle entraînait derrière elle tout le peloton des sciences humaines. En quelques jours je fus conquis. […] Dès mon entrée dans l'enseignement supérieur, j'ai subi l'emprise de cette science de plein vent. Elle a modelé impérativement les manières dont j'ai jusqu'au bout pratiqué mon métier. » Quel plus bel hommage pourrait-on rêver, venant de l'auteur du *Dimanche de Bouvines* et du *Temps des cathédrales* ? Mais alors pourquoi n'ai-je pas eu la même impression ? Pourquoi dans les années 1960 à 1980 y a-t-il eu des tensions et une volonté de renouveau ? Peut-être parce qu'une génération de géographes n'a pas su s'adapter suffisamment.

Mais je sens une autre piste : au début des années quarante, il y a eu la création de la licence puis de l'agrégation de géographie, et donc une certaine coupure avec l'histoire, pas très nette de mon temps mais de plus en plus affirmée au fil des années et des réformes. Duby admirait les géographes de Lyon, mais il s'agissait d'historiens qui avaient eu exactement la même formation que les historiens universitaires ; ils avaient simplement choisi de se spécialiser en géographie, comme d'autres historiens avaient choisi le Moyen Age. Mon bon maître Henri Enjalbert était un historien de formation et le restait largement dans ses écrits et dans ses cours, et sa vision du temps géomorphologique était bien celle d'un temps historique. La coupure histoire-géographie, survenue après 70 ans d'association étroite, a peut-être eu des conséquences négatives. Mais des évolutions se dessinent depuis les années 90, des géographes font de la géographie historique et bien d'autres choses, ils n'ont plus peur de penser, ils travaillent à l'échelle du monde, ils ont recollé au peloton des sciences humaines. Il ne leur reste plus qu'à en prendre la tête et je fais confiance à la jeune génération pour continuer de redonner du tonus à la géographie, peut-être dans le cadre d' « un anarchisme épistémologique » fécond. Donc, la conclusion de ma conclusion serait : « à vous de jouer » (rires).